

Par Philippe Louguet, critique d'art, d'architecture et de design, historien de l'art, conférencier, professeur chercheur d'architecture et de design, architecte, plasticien.

La peinture comme corps



Série *Enfances* – J'ai 7 ans, l'indienne à l'école
– 57 x 57 – 2000

Ce qui frappe de prime abord dans l'œuvre de Marie-christine Palombit, c'est la très grande unité. Cette unité est bien entendu liée au thème unique de sa peinture, le corps nu, mais aussi à sa manière propre. En effet, cette peinture, qui part du dessin, prend un sens particulier du fait des matières-couleurs qui l'habitent. Ici, le dessin n'est pas "l'unique trait de pinceau"¹ de la calligraphie. Il se situe comme dessin "d'avant le langage"², échappant à la question de l'écriture. Contrairement à la tradition de la calligraphie, la main qui peint n'est pas celle qui écrit ; elles n'appartiennent pas au même espace-temps. De fait, la série *Enfances* (2000) fait exception en présentant la seule échappée narrative de la production.

Mais, le dessin n'est pas non plus le trait totalitaire de la tradition classique dénoncée par Yves Klein³. Au contraire, le trait avance en cherchant la forme, comme s'il façonnait dans l'épaisseur, comme un sculpteur travaille la glaise. La peinture, c'est alors la trace de la quête : il s'agit tout à la fois d'explorer la figure et de "donner corps" à ce qui existe là. En effet, rien de plus actuel que le corps, thème primordial et définitif de la peinture... et certes, la peinture célèbre traditionnellement les corps. Mais ici, nulle allégorie ni métaphore ; au contraire, c'est le corps dans sa corporéité qui mérite l'attention, on pense à "l'être pommesque de la pomme" selon Cézanne. Ainsi, la tradition à laquelle appartient Marie-Christine Palombit plonge ses racines dans le passé le plus ancestral - d'ailleurs, dans la série *Les voiles* (2001-2002) on pense immédiatement à la force primitive de l'art rupestre - et en même temps l'artiste est porteuse de la grande tradition de la peinture moderne, qui se poursuit presque clandestinement, ici comme



Série *Les voiles* à l'Espace Gainville – Aulnay sous bois – 2002



Série *Indigo* – Femme Indigo en solo
– 50 x 50 – 2006 – Collection privée

ailleurs, à l'ère de la domination du Verbe. Chez Marie-Christine Palombit, le corps, c'est la vitalité même : le corps sans organes que célébrait Artaud ; le souffle du vivant. Si "l'art ne reproduit pas le visible, mais rend visible"⁴, ici c'est l'énergie qui s'exprime. Qu'en est-il alors de la vieille opposition entre l'art gestuel et l'art conceptuel ? Au moment du triomphe de l'art conceptuel, le travail de Marie-Christine Palombit dépasse ce débat. Il ne s'agit plus ici du geste et de sa perfection (l'unique trait de pinceau) ; il s'agit de dépasser le verbe par le recours au vital, à l'énergie comme antériorité à toute gestuelle. C'est la tache qui remplit ce rôle, dont Walter Benjamin révèle la fonction "La tache apparaît principalement sur les êtres vivants". Le rôle de la tache serait donc de renvoyer au vivant. D'où le statut des couleurs : couleurs vitalistes par excellence, on célèbre l'alliance du rouge et de l'or, du bleu, de l'indigo - comme dans la série *indigo* (2006), mais aussi de leur entremêlement. Puis, emportées dans ce mouvement vitaliste, toutes les couleurs deviennent permises : les verts, les bruns, etc... Mais aussi, les couleurs se frottent plus qu'elles ne se mélangent. Leur suintement laisse sa trace en tant que taches. Ainsi le trait et



Série *Les Dessins : Duellité* – Duel 2 – 153 x 105
– 1994 – Collection privée

la tache se complètent pour rendre visible le corps. Il s'agit cependant du corps comme langage, non pas de l'enveloppe inerte, prison de l'âme, dans la pensée néo-platonicienne de Michel-Ange⁵, mais du corps vivant, fluant. C'est cette énigme que célèbre toute l'œuvre de Marie-Christine Palombit. C'est pourquoi le travail s'oriente vers le fragment. Il s'agit de plus en plus d'échapper au corps comme totalité, de l'ouvrir vers de nouvelles possibilités picturales, en exprimant le mouvement, la fluence par le fragment. En effet, à l'origine - *la série des dessins* (1991 à 1993) - la totalité était conjurée par la répétition et la superposition des différents états du corps, ainsi que c'était parfois le cas fortuitement dans les repentirs de la peinture classique. D'ailleurs, dans cette série on peut voir la virtuosité du trait, dans la grande tradition classique, mais dont la vigueur démontre qu'il ne s'agit plus d'esquisser. Néanmoins, dans les séries suivantes, le dessin s'épaissit en même temps que le corps se fragmente. On sent la volonté de retrouver un dessin primordial, allié au fragment, comme précisément dans la peinture primitive. Il s'agit



Série *Lumière Intérieure* – Lumière Intérieure 5
– 67 x 47 – 2002 – Collection privée

d'échapper aux contingences par un contenu réellement universel, dont témoignent plusieurs séries : la série *naissances cosmiques* (2004) éclaire rétrospectivement les séries *mémoire de femmes* (2003), mais aussi *lumière intérieure* (2002). Mais il s'agit aussi, d'atteindre à la liberté totale de peindre, comme on peut le voir dans la série des *abstraites* (2007), où c'est désormais la peinture qui fait corps, dans l'alliance toujours jouée des taches et de la composition, tant il est vrai que "tache et composition sont les éléments de toute peinture qui se prétend nommable"⁶. Cette liberté autorise enfin désormais la fragilité.

Dans ses dernières séries, Marie Christine Palombit tient la gageure de faire tenir toute cette force et cette énergie sur un support mince de papier tibétain lama-li, où le geste combiné au hasard, la composition combinée aux taches, construisent définitivement la peinture comme corps.



Série *les Abstraites* – Organique 1
– 52 x 52 – 2007 – Collection privée

¹ Tel qu'en témoigne, par exemple, le travail de Fabienne Verdier, visible dans son beau livre *L'unique trait de pinceau* chez Albin Michel.

² Artaud évoquait "l'état d'avant le langage". Il s'agissait pour lui des danses balinaises.

³ "... j'épouse la cause de la pure couleur, envahie par ruse, occupée et oppressée lâchement par la ligne et sa manifestation : le dessin dans l'art..." Yves Klein *Combat de la ligne et de la couleur* Paris 1956.

⁴ Paul Klee

⁵ "Le corps est la prison de l'âme". Rappelons que dans les *prisonniers*, pour Michel-Ange, le corps sculpté matérialise l'âme, prisonnière du corps, matérialisé pour sa part, par la matière du bloc de pierre.

⁶ Walter Benjamin, *sur la peinture*, 1917